

Communication de Monsieur Michel Louyot



Séance du 7 mars 2008



François Nourissier, une histoire française

Inspirés par la fréquentation de l'homme et de son œuvre, les propos que je tiendrai devant vous, chères consœurs et chers confrères, s'apparentent davantage à la conversation littéraire ayant cours jadis dans les salons, y compris ceux de Lunéville présidés par notre duc, qu'à l'analyse universitaire visant à faire entendre le dernier mot sur le sujet que l'on traite. Outrecuidance dont je me garderai d'autant que l'écrivain continue à écrire et que ses livres sont encore trop proches de nous pour que nous en prenions toute la mesure. D'autre part, n'y a-t-il pas autant de façons de regarder un écrivain et de le lire qu'il y a de lecteurs, n'en déplaît à ceux qui au nom de théories littéraires en vigueur au siècle dernier revendiquaient comme une science exacte la critique romanesque.

C'est en 1986 à Prague, que j'ai fait la connaissance de François Nourissier. Conseiller culturel, j'avais la mission de renouer les relations avec la Tchécoslovaquie normalisée depuis 1968. Le dernier écrivain français à s'être rendu dans ce pays, précisément l'année du Printemps de Prague, était Jean-Paul Sartre. Il n'y avait pas laissé un très bon souvenir. François Nourissier se tira au mieux de cette délicate mission. N'étant pas marqué à gauche tout en ayant gardé jusqu'à la fin des relations empreintes de cordialité avec Aragon, il était bien placé pour tisser de nouveaux liens avec les écrivains tchèques et slovaques. La traduction en tchèque de son roman «L'empire des nuages», fut l'occasion de cette visite à laquelle allait succéder de 1986 à 1989 la venue à Prague et en Tchécoslovaquie de douze autres écrivains français.

De ce temps-là date une amitié. Pourtant, ce n'est pas cette amitié qui m'incite à parler de son œuvre, ce n'est pas non plus parce qu'il est pour moi un prestigieux aîné en littérature, ni parce que nous partageons une origine lorraine, mais c'est parce que je crois que du fait de la place importante qu'il a occupée et occupe encore, en dépit de sa maladie, dans le Tout-Paris littéraire, on en oublierait l'écrivain, le prosateur, le romancier majeur de ce dernier demi-siècle.

A vrai dire, l'idée de cette causerie m'est venue à l'issue d'une petite promenade, à pas hésitants, dans la douceur d'un après-midi de la fin septembre 2006, tout au long de la rue du docteur Blanche jusqu'au passage Mallet-Stevens. François Nourissier m'avait montré la maison qu'habitait Bergson au début de la guerre, et nous avons jeté un œil au fond du passage sur la villa blanche aux formes subtiles de Robert Mallet-Stevens. Puis j'avais raccompagné l'écrivain chez lui au 23, rue Henri Heine. La lumière pâle en provenance du jardin s'amenuisait au point que nous ne fûmes plus que deux ombres qui se parlaient sans que cela nuise le moins du monde au plaisir de la conversation. Nous nous étions souvenus des propos que nous avions échangés à l'abri des micros dans le petit café de la place Wenceslas, un samedi matin du mois de décembre 86. Quarante années auparavant, juste après la guerre, François Nourissier était venu dans ce pays. Il avait écouté les airs poignants joués par les violons tsiganes, dans une cave de Bratislava. La conversation glissait à pas feutrés, les temps se chevauchaient sans le moindre heurt. La lumière se mourait dans le jardin, période indécise et propice où aiment se retrouver les morts et les vivants. Quelques grands revenants nous tenaient un instant compagnie. «De Gaulle ? Je l'ai croisé dans l'escalier chez Plon». Il s'était arrêté devant une vitrine consacrée à l'auteur de la Colline inspirée. «Barrès ? L'Orient!».

Raccourci saisissant que je ne suis pas loin de partager. Céline était déjà mort quand Nourissier apprit par son épouse, Lucienne la danseuse, ce que l'auteur du Voyage disait de lui : «Il écrit des choses justes, le jeune con!». S'il est de droite, le jeune con est cependant sensible à la prose d'Aragon qu'il me dit avoir vu atterri à l'annonce de l'occupation de la Tchécoslovaquie par les armées du pacte de Varsovie en 1968. Et nous voici revenus à Prague où nous nous sommes rencontrés. Miss Parkinson n'était pas du voyage en 1986 ! «J'ai fait le malin, dit-il, mais elle est plus forte, fini de jouer!». Je voudrais me retirer sur la pointe des pieds. François me retient par la manche «J'aimerais que l'on inscrive sur ma tombe, Nourissier, écrivain français». Puis, sans transition, l'écrivain me conte une curieuse histoire qui lui est arrivée récemment. «Tandis que quelqu'un me téléphonait, je m'appliquais à griffonner un nom sur un calepin, le lendemain, je me suis longtemps demandé de qui il pouvait bien s'agir». «Mais, c'est ton nom !» s'est exclamée Cécile. Une manière de dire que l'on n'a pas la clé de soi. Mais les autres l'ont-ils ? «Il n'en reste pas moins, dirait Nourissier, que le seul sujet qui soit drôle, c'est de parler de soi».

On sait que Nourissier marque une préférence pour ses œuvres autobiographiques. «Je ne veux pas, bien entendu, dire que je préfère l'autobiographie au roman. Mais je crois qu'un écrivain, une fois dans sa vie, doit prendre le taureau par les cornes. Ma pudeur restant inemployée dans le contenu de ces aveux, je l'ai mise dans le ton. J'espère n'être jamais larmoyant... reste l'ennui, il en faut... je n'aime pas les livres composés seulement de temps forts... et puis, à l'exception des auteurs de romans policiers - et encore - chacun n'écrit jamais que sur soi. Autant s'avancer à visage découvert ».

C'est dans *Le petit bourgeois* que Nourissier abat ses cartes. Et ce livre, avec la somme écrite trente ans plus tard, *A défaut de génie*, constitue l'un des «deux bougeoirs» qui permettent d'éclairer la caverne. En se retournant sur son œuvre, l'auteur entend y mettre de l'ordre, procéder à un rangement. Certains livres sont écartés, les romans sont regroupés sous le titre de Neuf histoires françaises auxquelles correspondent les neuf autobiographies. La frontière est-elle aussi nette ? Rien ne nous oblige à entrer dans le jeu de l'écrivain et à nous soumettre à son point de vue. Il nous semble que l'exploration autobiographique transparait dans l'œuvre entière. Et l'immense talent de Nourissier qui ne se reconnaît pas le génie, n'est-il pas d'avoir atteint, sinon l'universel, du moins, comme il l'écrit «le général» ou «le commun» en ne parlant que de soi ? Autrement dit, c'est l'ensemble de son œuvre qui peut, selon nous, se lire comme une Histoire française.

«Pendant quarante ans, dit Nourissier, j'avance sur la route choisie... j'ai aimé la cohérence entre les formes successives du même propos... Des progrès ? Rien ne se passe selon cette morale des progrès... Mais fresquiste... je reste dans mon mur... je joue le jeu...». D'autres l'ont dit. On écrit toujours le même livre. La formule ne vaut pas au même degré pour tous les écrivains, mais elle s'applique admirablement à Nourissier qui évolue selon un mouvement circulaire, plutôt que linéaire, et dont l'œuvre se développe en cercles concentriques autour du même trou et des mêmes failles. Tout en nous parlant de soi et de ses hontes, c'est de nous, Français, qu'il va être sans cesse question dans cette œuvre dont la matrice pourrait bien être le roman intitulé *Une histoire française*, un centre autour duquel se cristallise l'ensemble des thèmes qui obsèdent l'écrivain.

Apparition d'un inconnu, Une mère et son fils, Avec vue sur la Seine, Retour à Verdun, Pauline, Tolède au printemps, L'été 1940 ou Couleur de défaite, La vie au cœur, Un homme fatigué. J'ai retenu ces neuf têtes de chapitres du roman *Une histoire française* comme autant de bougeoirs susceptibles d'éclairer les mouvements de fond qui inspirent et animent l'œuvre. Je laisserai parler l'écrivain. Les citations émailleront mes propos sans que je ne le précise toujours pour ne pas alourdir l'exposé. Elles seront empruntées d'abord à *Une histoire française* mais aussi à d'autres livres publiés avant ou après cet ouvrage, en par-

ticulier aux romans *Portrait d'un indifférent*, *Le maître de maison*, *Allemande*, *Le gardien des ruines*, mais aussi aux œuvres autobiographiques *Un petit bourgeois*, *Lettre à mon chien*, *Le musée de l'homme*, *Bratislava*, *La maison Mélancolie*, et bien sûr, *A défaut de génie*.

1. Apparition d'un inconnu

«Si vous étiez comme vous le dites curieux de cet homme, si vous portiez votre attention jusqu'au plus secret de son rêve, là où prennent source les histoires et se dénouent les énigmes, vous ne découvririez peut-être qu'un petit garçon».

Toute autobiographie opère un retour aux sources. En cela elle se rapproche de l'analyse mais s'en distingue aussitôt. L'écriture n'est pas une cure, il n'y a pas d'un côté le praticien, de l'autre le patient. L'écrivain est seul face à face avec soi-même, face à face avec ses blessures. Cette prise de conscience permet-elle de panser les plaies ou les attise-t-elle ? La littérature ne se propose pas cette fin. Cependant lorsque l'écrivain ne craint pas de descendre dans son souterrain, les trouvailles qu'il y fait concernent chacun de nous. «Plus tard, poursuit Nourissier en parlant de lui à la troisième personne, il se donnera beaucoup de mal pour ressembler à l'une des idées possibles qu'il se fera d'un homme dans la force de l'âge... il rêvera qu'on dise de lui... un homme du roc et des forêts... toujours entre deux ravins... le veston lui craquant aux épaules... La santé... Ah! La nostalgie de ça... Une Lorraine...». Le mot est lâché, il reviendra souvent dans cette histoire française. S'il est né à Paris, Nourissier passera ses vacances à Avocourt dans la Meuse jusqu'à l'âge de neuf ans. L'éducation à laquelle est soumis le petit garçon est empreinte de rudesse. «Les histoires de clés perdues, le compteur d'eau qu'on avait oublié de fermer, la mère qui lui envoyait à la volée une de ces gifles qu'il nommait baffes, en prononçant baffes à la lorraine». Aucun lyrisme dans l'évocation du pays natal, aucun trémolo dans la réminiscence mais le constat d'une réalité. Le petit garçon aura beau faire, il est et restera un homme de l'Est, un Est qu'il quitte à neuf ans, un Est qu'il voudrait oublier, auquel il règle son compte. «Voilà pour l'Est qui se prolonge au-delà de Gagny, de Chelles, de Meaux, de Saint-Mihiel où vit l'oncle Alexandre, de Tessancourt où est né papa, du camp de Bitche où il faisait ses périodes d'officier de réserve, vers cet outre-Rhin d'où parviennent les vociférations. 1939».

Peu de temps après son veuvage, la maman du petit garçon a en effet décidé de s'installer dans la banlieue parisienne. «L'Ouest, d'abord, c'est Paris» note sobrement l'auteur. Réaliste, la mère veut que son fils réussisse, mais en même temps, elle craint qu'il ne succombe aux maléfices de la capitale. Aussi redouble-t-elle de leçons de morale. «Mon petit bonhomme, si tu ne te décides

pas à travailler un peu, je vais te dire ce qui t'arrivera. Tu végéteras. Tu deviendras un petit fonctionnaire, un raté. Si ton père était là, tu aurais marché à la cravache. J'irai en parler à l'abbé Omnès. Et bien d'autres mots encore». Le petit garçon bougonne mais il se plie aux volontés maternelles. A quoi d'autre pourrait-il se raccrocher ? La page meusienne est tournée et la capitale est à la fois proche et lointaine. «Villemomble est situé dans la banlieue de Paris et les Picolet dans la banlieue de la bourgeoisie. Nulle part : c'est de là qu'il vient». Et c'est de là qu'il va partir, le gamin malingre, à la conquête du monde, sans tambour ni trompettes, l'inconnu ne lance pas de défi mais il saura se faire une place à Paris.

2. Une mère et son fils

Dans *Mensonge romantique et vérité romanesque*, René Girard voit dans le roman un formidable révélateur des mobiles cachés. Quant à Marthe Robert, elle perçoit le roman comme la tentative menée par un fils de personne, un Bâtard, un Enfant trouvé qui, mû par «la honte inexplicable d'être mal né, mal loti, mal aimé» retourne sans cesse aux origines, aspirant à un recommencement, à un nouveau périple. Cette aspiration à un recommencement est en effet constante chez notre écrivain. «Le grand ratage» de son enfance, ce qui fait que Nourissier a eu longtemps honte de sa famille, c'est le remariage de sa mère. «On imagine quels ronds fit dans l'eau de mes douze ans la pierre que ma mère y jeta le jour de 1939 où elle annonça son prochain mariage». La blessure ne se refermera pas. «Notre histoire de non-amour dure depuis quarante ans». Non-amour peut-être, mais l'histoire entre la mère et son fils se poursuit à travers toute l'œuvre. «Le personnage de ma mère, je l'ai usé comme elle m'a usé». Dans l'examen de ce rapport mère-fils, Nourissier n'est pas plus indulgent avec lui-même qu'avec elle. «Fils glacé mais responsable». «J'ai toujours été le meilleur des mauvais fils». Plaisir trouble de se fustiger car ce mauvais fils n'en finit pas de régresser vers sa mère. «Un homme marche. Il a laissé sa voiture sur le quai des Grands-Augustins, remonté la rue Séguier, tourné à main droite. A moins qu'il ne vienne de beaucoup plus loin à pied. Vous pourriez peut-être reconnaître son visage. Mais disons simplement, Un homme marche, un homme parle». Et c'est vers sa mère que cet homme marche, c'est à sa mère qu'il tente de parler. «L'humidité aujourd'hui m'attend dans l'escalier comme une personne avec qui l'on aurait rendez-vous, dense, une impression de cave et d'abandon, le parfum des cheminées les jours d'orage. Sans parler de cette buée que l'on exhale en respirant. Par la fenêtre à chaque palier ouverte je vois les tilleuls de la cour, trois squelettes dont on a du mal à croire qu'en juin ils parfument les rêves de tous les locataires». Pas un mot dans cet extrait sur la mère, et pourtant tout est dit du climat qui règne entre mère et fils. Entreprise

hasardeuse que ce retour chez la mère. «Tout ce passé jeté par-dessus bord, j'ai toujours peur qu'on y retrouve, en fouillant, des grenades non explosées». Les rancœurs de l'homme mûr et les peurs du petit garçon s'entremêlent. «Il me semblait me dirigeant vers la rue de Savoie m'apprêter à visiter une prisonnière. De quels mots user pour désarmer sa méfiance ? Je les cherchais, les rassemblais en moi bien qu'en même temps ma vieille colère se ranimât et que l'envie me vînt de brutaliser un peu ces constructions d'ombre à quoi je ne comprenais rien». Mais le face à face est inévitable. «Je suis devant la porte de ma mère. Pour la première fois depuis longtemps je m'arrête, j'hésite avant de sonner. Vais-je retomber aux anciennes angoisses ?». Le petit garçon n'est plus le fils de personne mais le fils d'une mère qu'il eût voulu plus aimante. «Elle a traversé tous les sentiments dans le même froid, c'est plus fort qu'elle, elle glace ce qu'elle touche». Le fils, de son côté, se voudrait lui aussi plus affectueux. «Depuis quinze années je n'ai pas appelé ma mère maman». Au fond, mère et fils ne se ressembleraient-ils pas ? «Ce silence, cette simulation, cette pitié, ce maladroit amour ont tenu une si grande place dans nos deux vies...». C'est comme une sorte de compassion qui se glisse dans cette étrange relation, compassion où se mêle le regret. «Entre nous la douceur de tout - des mots, des silences - est venu trop tard. Nous avons bâclé nos guerres et nos paix à contretemps. Aujourd'hui, c'est la paix. Ce ne sera plus que la paix».

Et quand l'écrivain viendra au chevet de la mourante, il s'étonnera de voir «la vieille petite dame aux cheveux rares, aux traits prodigieusement désarmés qu'était devenue maman». Est-ce le dernier mot ?

3. Avec vue sur la Seine

«Je ne tiens jamais à une maison qu'à titre précaire, aléatoire», dit l'écrivain. Ce besoin perpétuel de déménager lui vient-il de la mère ? A moins qu'il ne cesse de lui en vouloir de l'avoir obligé à vivre dans ce pavillon de banlieue, un nulle part comme il l'écrit ? «J'ai mal aux maisons». Une fois le diagnostic établi, tout s'explique, et la fuite et la quête. «J'en sais un bout sur la chasse aux maisons... j'ai fait mes comptes et les ai refaits : sans doute ai-je visité cinq cent maisons... cette longue quête usa deux trains de pneus, nous vola neuf week-ends sur dix mais nous fit le cadeau le plus inattendu : je me mis à aimer la France...». L'amateur de maisons qui lui consacre au moins deux livres, *Le Maître de maison* et *La maison Mélancolie* a une façon toute personnelle de les approcher. «Il faut quand on y a pénétré, s'immobiliser et écouter la maison». Un art de l'approche qui ne s'apprend pas chez les agents immobiliers. Mais cette chasse amoureuse a ses revers et ses désillusions. «J'aurais pu être heureux dans le grenier rose». Le plus souvent, le visiteur s'esquive car il ne sait que trop ce que réservent les maisons. «Elles sont des couveuses à regrets,

remords, amertumes, autant que des refuges pour les passions de l'amour, elles sont les formidables cachettes où entreposer la haine... il n'y a pas de maison heureuse. Toujours l'amour a touché les maisons et les a contaminées...». Il semblerait qu'il n'y ait pas de lieu qui soit plus propice à la confrontation avec soi que recherche l'autobiographe. «Puissantes demeures, tours, tapisseries de haute laine, caves, grands horizons oubliés, passages secrets - aidez-moi à vous aimer. Aidez-moi à m'aimer». Deux maisons ont eu le pouvoir, pour un temps au moins, de réconcilier Nourissier avec soi-même, «la maison de Ménerbes quand le mistral couchait les ombres», aujourd'hui vendue et l'autre, celle de la rue Henri Heine «Oui, toi, la bourgeoise, avec ton lierre bien palissé, bien rabattu...». Car après avoir arpenté la campagne de la Meuse au Quercy, c'est à Paris que se pose l'ancien provincial et banlieusard. «Vous saurez enfin, après trente ans d'errements que les meilleures maisons de campagne se cachent au cœur ancien des villes, possèdent quatre rosiers dans un mouchoir et qu'il ne faut à ses propriétaire que deux cents pas et dix minutes pour aller acheter de l'aspirine vitaminée. Pas de vue, pas de piscine, pas de cris d'enfants, pas de mondanités, tout va bien».

Maman Nourissier devrait pouvoir reposer en paix. «Je n'ai jamais fini de m'émerveiller, là d'où je viens, d'être où je suis». Ce serait mal connaître Nourissier de prendre à la lettre ce qu'il écrit. Certes il a voulu et obtenu la consécration, mais avant même que la maladie et le malheur ne le frappent, il était assez lucide pour ne pas se satisfaire des vanités. «La maison d'un écrivain à l'ouvrage est rarement gaie», écrit-il il y a trente ans et, plus récemment, dans ce livre mélancolique, il note que «la maison est entrée dans son hiver». Reste la dernière demeure à laquelle, non sans humour, Nourissier adresse ce petit envoi «ma boîte et mes coussins de satin rose». Il faut ce qu'il faut dirait maman, on est un petit bourgeois ou on ne l'est pas.

4. Retour à Verdun

«- Ta Lorraine, je n'y crois plus. Ce sont des histoires littéraires.

- Nancy, lui dis-je, ce n'est pas ma Lorraine. C'est la vraie, la prestigieuse, celle à qui tout a réussi. Ma ville ce n'est pas Nancy, c'est Verdun. Aucun rapport.

- Pourquoi te dis-tu Lorrain, alors ?

- C'est un beau titre en France... quand les gens murmurent des sottises légères dans les dîners, tu n'as qu'à laisser tomber certains mots - Lorraine est de ceux-là - ils lestent les conversations. Tu les sens couler tout au fond d'un silence. Après quoi tu peux faire le paysan, risquer des vérités, pour un moment tu es invulnérable».

Le Musée de l'Homme, l'un des neuf livres autobiographiques est dédié «à la mémoire de mon père, Paul, Eloi, Eugène Nourissier, né à Avocourt, Meuse, le 1^{er} décembre 1891 et mort, le dimanche 17 novembre 1935, vers cinq heures du soir, assis à côté de moi au cinéma, où il m'emmenait pour la première fois». La mort du père ouvre un trou béant qui ne se refermera pas. Toujours manquera à François Nourissier «le drap rude de la paternité pour me tenir chaud et me râper la peau». Jamais il n'oubliera «la moustache de son père, c'était une honnête et rêche moustache française». Toujours il se souviendra de ses vacances avec papa «pleines de souvenirs de pique-nique, de coupes de bois, de mousses spongieuses». Les interrogations sur le père, aurait-il été résistant ou pétainiste, ne cesseront de hanter Nourissier. Et c'est pourquoi il écrit «pour nommer les fantômes», pour se dégager, si faire se peut, de «la tourmente de la mort», pour échapper à cette «solitude profonde et glacée des années 35». Le retour à Verdun est un retour au père. Histoire familiale et histoire française se confondent. «Peut-être serait-il heureux de me voir aujourd'hui reprendre son chemin... dans les couloirs gluants des forts aux trois quart ruinés, entre les croix blanches des cimetières militaires où nous déambulions, lui se penchant quelquefois pour lire un nom, un numéro de régiment et donner des béquilles à ses songes... pour moi, c'est l'histoire même de mon pays. Pas seulement de cette Lorraine à moitié mythologique dont voici les coteaux étroits, les villages ankylosés, mais de la France, acariâtre et fatiguée, qu'il est si difficile d'aimer». S'il lui arrive de se dire sensible «aux sonorités de bronze de ce mot Lorraine», Nourissier ne le crie pas sur les toits. Ce qui le remue avant tout ce sont «des souvenirs tenaces et gris... une tristesse sans pointe ni couleur, cette suie légère du ciel posée sur tout comme une maladie... plus une maison, pas un arbre, le paysage maintenant coïncidait avec celui de mon enfance : formes rondes, buttes rongées, vallons aux cuvettes molles, tout cela de faille médiocre, sans une arête, sans un angle vif... la succession à perte de vue des vagues usées de la terre». Mais s'il ne cède pas au lyrisme, celui qui se dit aussi «un Lorrain de fantaisie», ne renie pas ses origines. «Ma Meuse de calcaire et de marne, mes villages dépeuplés et les petites rivières bordées de têtards esseulés...». Nourissier se reconnaît comme un fils de ce «Nord-Est, sobre, courageux, patient... Nous sommes lents, acharnés, travailleurs... les frivoles, les désinvoltes me tournent les sangs...». «Homme de l'Est», il entend le rester «par devoir». Ou «par tropisme, à la façon dont les plantes et les arbres cherchent leur soleil», ou par réaction «contre tous les sudismes et les orientes que j'ai rêvés mais ils n'étaient pas faits pour moi».

5. Pauline

«Marie-Thérèse est une chabine, mâtinée d’Afrique et de Caraïbe, aux cheveux crépus avec des reflets de cuivre et à la peau couverte de taches de rousseur», écrit Nourissier de sa première épouse. «Ma deuxième femme était la fille d’une Arabe chrétienne du Liban et d’un Savoyard. La troisième, Cécile, est juive». Nourissier est-il aussi insensible qu’il le dit aux sudismes et aux orientes ? Certes les deux premières unions n’ont pas résisté à l’épreuve du quotidien. «A trois reprises, à vingt-deux, trente-deux et trente-cinq ans, j’ai joué mon bonheur sur le mariage». Mais à deux reprises Nourissier connaîtra «la tourmente des divorces», se sentant incapable, écrit-il, «de veiller à côté d’une femme-statue ou d’une femme-objet», rêvant d’ordre mais se jetant dans le désordre. «Amant instable... ce que j’aimais, c’était le moment où tombe le soir... où l’on se prépare pour le bal, où les violons s’accordent». C’est le temps du double jeu, de la double vie, «des cachotteries». «La passion s’accommode bien de l’ombre et le grand jour, hélas, l’étiole...».

Arrive Cécile Muhlstein et «la vie cesse d’être une Sologne que l’homme arpent de son pas de chasseur». Ce n’est qu’avec Cécile que «le paysage humain a changé. En son centre, je trouve un couple, une maisonnée, c’est-à-dire Cécile... elle m’a appris une tactique désarmante de naturel, et la patience, et le respect d’autrui, et cette sorte d’intraitable candeur que l’on nomme volonté dans les anciens traités». Dans *Le Musée de l’Homme*, Cécile qui est peintre occupe une place de choix, elle est un tableau apaisant aux tons camaïeu. Elle était du voyage à Prague et avait contribué à son succès par sa réserve souriante. Au retour, François Nourissier avait publié *Bratislava* dont un chapitre s’intitule «La paix aux femmes».

Mais un autre chapitre, dix années plus tard, dans *A défaut de génie*, déclare, certes mollement «la guerre aux femmes». «Parler tout doucement d’amour. Il lui suffirait de le vouloir, de me faire signe. Un geste comme inconscient qui lui échapperait dans le sommeil. Sa main, par exemple, posée ici, ou là. Ses lèvres mâchant quelques mots imprégnés de sommeil. Mais ouiche ! Tu peux toujours attendre. Il y a beau temps que tu lui répugnes, enfin, le mot est gros, qu’elle a cessé de te voir dans les miroirs, ou traverser la chambre. Tu dois sentir l’aigre. Un homme vieux sent le renvoi, la gencive pâle, la langue plâtreuse. Un homme vieux sent la peau livide, la vie qui se desquame, le blanc serré des colères impuissantes. Dors ma fille, ma vieille compagne, quarante ans ont passé comme un songe, et dehors la nuit sent l’huile. On a coupé les arbres».

6. Tolède au printemps

«On m'a toujours poussé vers les prisons où l'on avait tenté d'enfermer les écrivains que j'aime» observe Nourissier. Dans *A défaut de génie* «je pourrais pendant des pages, poursuit-il, donner d'autres exemples de cette raideur doctrinaire, de ce refus d'explorer qui bloquent le goût en France. Sans doute, demain, d'autres remous nous imposeront-ils à nouveau proscriptions et excommunications. Il faudra les refuser avec le même inlassable éclectisme qui est, face aux tyrannies de la bêtise, la seule attitude inflexible. A défaut d'être des héros, nous continuerons d'être de grands lecteurs : il y faut parfois une espèce de courage». Nous sommes ici moins loin de Tolède qu'il n'y paraît. Au journaliste qui lui demande dans *Mauvais genre* si «son côté barrésien n'est pas brusqué par le contact étroit qu'il entretient par Cécile avec le judaïsme», François Nourissier répond à propos du prince lorrain «celui qui m'a alors fasciné, c'était le Barrès que de Gaulle nommait l'Oriental». Certes mais la fascination est ancienne et elle perdure. Une histoire française la fait remonter à la prime jeunesse. «Il feuilleta les auteurs modernes. C'est ainsi qu'il lut pour la première fois le nom de Barrès, à cause de ce portrait reproduit en haut d'une page de droite, par Zuolaga, où l'on voyait le grand Lorrain poser son profil et sa mèche sur un fond de Tolède précisément, une Tolède tempétueuse et ardente, «à la Greco», disait le commentaire, de sorte que Barrès, Tolède, le Greco se marièrent dans son imagination, composèrent un paysage, violences et ténèbres, que l'envie lui vint d'explorer... il retourna un volume joliment relié, dont l'aspect ne l'eût pas retenu, n'eût été son titre, *Du sang, de la volupté et de la mort*... il lut «Barrès» et s'exalta. Il entrouvrit le livre «*Les paysages de Tolède et la rive du Tage sont les choses les plus ardentes et les plus tristes du monde*». C'étaient les premiers mots. Ah ! Elles étaient loin les provinces perdues ! Elles étaient loin, certes, mais Nourissier a beau dire, il reconnaît encore à la fin des années quatre-vingt-dix que «la fameuse querelle de l'enracinement» le passionne. Cependant, plus que le fond, c'est le style «coup d'archet de Barrès» qu'il préfère à «la ferveur un peu encrée, poisseuse, des Nourritures, à cette prose de Gide admirable mais trop léchée». «Alors, insiste l'interviewer de *Mauvais genre*, comme s'il voulait pousser Nourissier à l'aveu, vous êtes donc barrésien ?». «C'est juste mais trop réducteur... je me sens proche de ce cheminement de la littérature française du XX^{ème} siècle, un cheminement qui m'a éloigné d'ailleurs, et déjà en 1945, des modes successives. J'étais, dès le départ, détourné de ce qui allait former, un demi-siècle durant, les courants ordinaires de la vie littéraire et dont le commentaire littéraire allait s'emparer avec un appétit parfois terroriste... Cette parenthèse refermée, si Colette Baudoche ou *Les amitiés françaises* m'ont ennuyé, je le redis, même pendant l'Occupation où nous avons de justes raisons de détester les Allemands, je peux toujours rouvrir avec plaisir *Du sang, Un homme libre* ou *Le jardin de Bérénice*».

7. L'été 1940 ou couleur de défaite

«C'était la France d'avant Munich, heureuse, parfumée à l'anis et au quinquina, veule, boursoufflée de minuscules comforts». Nourissier n'a pas de mots assez durs pour jeter l'anathème sur «la France du marais», «la piétaille française», les petits bourgeois français «rongeurs d'un petit morceau de fromage». «On dit beaucoup de vérités sur les petits bourgeois mais on oublie la principale : ils ont le cœur sec». C'est cette France-là qui défend son pré carré, ses menus privilèges, qui va capituler à Munich. Munich est le péché originel de la France d'aujourd'hui. Nourissier ne cesse de revenir sur cette honte, moins pour l'exorciser que pour l'assumer. Comme tout abandon se paie, la France va expier sous la botte allemande. Nourissier est trop jeune pour résister, il n'a que treize ans en 1940. Il passera la guerre à observer, tout en courant «après Catherine», à travers Paris dans ses chaussures à semelles de bois. Ce qu'il voit «la couleur de la France alors», c'est le gris. «Quant à la fable d'une France occupée unanime, tout entière dressée contre l'Allemand, elle est fausse... Fausse aussi l'hypothèse d'une France boche, vichyste et antisémite», écrit-il dans *Un petit bourgeois*. C'est dans le même livre que Nourissier stigmatise «la laideur de l'Occupation» où «les neuf dixièmes des Français se voulaient aveugles à l'horreur» notamment «à l'embarquement des familles juives» pour les camps de la mort. Ceci dit, l'écrivain avoue ressentir «un penchant coupable» pour «les futures tondues», qui forniquaient avec les Allemands. C'est ce même «penchant coupable», qui incite l'écrivain à s'intéresser aux auteurs compromis pendant l'Occupation. «Coupables aux yeux des uns ou innocents aux yeux des autres, écrit-il, ils se voulaient patriotes». Ce même refus de la simplification explique l'amitié qui le liera à Louis Aragon, le communiste, le Directeur des Lettres françaises. Et quand l'admiration de Nourissier va à de Gaulle «qui a rendu au fait d'être français une sorte de panache, de dureté, dont on avait oublié le style depuis longtemps», elle se tempère dès aussitôt d'une lucidité désenchantée. «On voyait bien la part de comédie qu'il y avait dans cette provisoire métamorphose, et sa fragilité, que mai 1968 a révélée». La honte est toujours là, plus que jamais, le joli mai n'y change rien, même si de Gaulle avait tenté un certain temps «de cacher le cadavre dans le placard». Après lui, poursuit Nourissier, «si l'on excepte quelques prouesses techniques et l'augmentation du niveau de vie, j'aurai vu, ma vie durant, la société française s'effriter, s'altérer». L'œuvre entière peut se lire comme une suite de romans des hontes françaises. Romans du «désespoir d'être français». Mais ce miroir critique est celui d'un dépit amoureux. Nourissier aime la France. «Je me crois assez bon patriote», écrit-il dans *le Musée de l'homme*. Mais à peine a-t-il déclaré son amour qu'il dénonce «les vices français que sont la débrouillardise, l'art de la fraude et de tourner la loi». C'est une vérité qu'il rabâche «les Français sont capables de coups de patriotisme ;

ils sont incapables de civisme». Ce qui indigné «l'homme de l'Est». «La colère d'être français le saisit comme une fièvre, il voudrait barbouiller la plaque de sa voiture, renverser l'encrier sur son passeport». Mais cette haine est amoureuse. Loin de le détourner de la France, «les vices français» l'en rapprochent. «Plus mon pays s'affaiblit, plus je l'aime». Nourissier regrette que les hommes de son âge se soient «dépatriés». Il déplore que pendant trois ou quatre décennies après la guerre, une majorité d'intellectuels se soit vouée à l'internationalisme. Il estime que ce qui le singularise, c'est sa «qualité de Français».

8. La vie au cœur

«Que de grisaille», ironisent certains à l'encontre de Nourissier. «Une œuvre au noir», dira un autre. Et le cœur, et l'amour, quelle place leur réserve-t-il ? «Que sont devenus les cinq à sept ?», leur répond Nourissier comme pour leur donner raison. Cependant le Lorrain bougon, méfiant et parfois cynique n'est pas dépourvu, loin de là, de sensibilité. Comment peut-on accuser Nourissier de ne pas aimer la vie, lui qui consacre ses plus belles pages à la fleur de la vie qu'est l'amitié ? Il y a d'abord les amitiés reconnues, les amis de toujours que l'on côtoie sur la scène parisienne, «si l'on me demande : «votre meilleur ami ?», c'est le nom de Jean qui me vient aux lèvres, jamais seul d'ailleurs, Maurice Rheims l'accompagne... Rien n'aurait dû nous rapprocher, Maurice, Jean et moi : l'amitié dure entre nous depuis quarante-trois ans aujourd'hui». Une amitié sans ombre, une amitié d'hommes qui se sont trouvés, un moment donné, partager un destin commun». Ce goût pour l'amitié, et le soin qu'il importe de lui consacrer, Nourissier dit l'avoir appris de Clara Malraux qui pensait que «nos amis méritent souvent les passions qu'ils inspirent». «Il me semble avoir retenu la leçon», commente l'écrivain. Avec Edmonde Charles-Roux, les liens sont plus complexes. «La politique se mit-elle ou non par le travers de notre amitié ? Un moment je le craignis et peut-être le coup passa-t-il si près que le chapeau tomba. Edmonde est véhémence et je ne serai jamais assez doucement sceptique pour diluer sa véhémence... Edmonde est la grâce même, et la curiosité, et la mémoire... quand elle s'installe dans la royauté éphémère d'un soir d'été, elle est irrésistible... un biographe cherchera un jour le comment de cette vie dont, pour l'instant, je me contente d'aimer la musique et les ombres... je la sais capable de revers rusés, d'amorties négligentes, de grands coups qui assomment l'adversaire... parfois depuis plus de quarante ans, ici et là, un mot entendu, un souvenir évoqué, une image saisie au passage m'ont révélé des bribes de mon amie mais personne ne m'a livré la clé, le principe organisateur... cependant toute de détermination et de force, elle reste fragile. Subversive mais fragile». Mais il y a aussi les histoires sur lesquelles Nourissier n'écrit rien ou presque, les amis qui passent chez lui les soirs de novembre en remontant leur col. «Il

m'est arrivé plus souvent qu'à mon tour, reconnaît-il dans *A défaut de génie*, d'aimer à contre-opinion. Je veux dire d'amitié. Canards boiteux ou célèbres, il y a des gens qu'il n'est pas bien vu d'avoir pour amis. Je me suis fait une spécialité de ces amitiés-là». Enfin, comme pour corroborer cette affirmation, Nourissier écrit d'ailleurs l'une des plus belles phrases qu'il nous ait été donné de lire sur l'amitié. «Je suis amateur de ces croisements agencés par le hasard ou par des correspondances mystérieuses».

9. Un homme fatigué

«Liste de mes maladies» C'est le titre de l'un des chapitres d'*Un petit bourgeois*. «L'abondance et la diversité de mes maux, écrivait Nourissier dès 1963, déconcertent mes amis. Me plaignent-ils, qu'ils sont toujours en retard d'un malaise. Ils réclament une liste... littéraire, spectaculaire : c'est sans conteste le rhume des foins... le foie ne marcha jamais fort... je fus tuberculeux en 1947... la Migraine m'accueillit entre 1949 et 1957... encore n'ai-je rien dit de ma myopie... de mes débâcles internes... de mes douleurs de côtes, desquamations abusives, névralgies circulantes, aigreurs du coffre, ni surtout de ces maux logés aux replis secrets de nos corps, dont il n'est point courant que l'on parle avec liberté». Les détracteurs de Nourissier qui voient en lui un atrabilaire épris de soi, voire un malade imaginaire, auraient-ils raison ? On pourrait le croire en lisant l'Homme rompu, un petit chapitre de *Bratislava*. «Je pourrais, enfin, me taire. Never explain, never complain : recette des grandes fatigues, sinon des grandes âmes. Mais outre que je n'accepte pas d'être à moi-même un sujet interdit, il me semblerait mentir en n'osant pas me dévisager aujourd'hui dans le miroir que j'ai promené tout au long de ma vie, parfois le tendant à des lecteurs, mais toujours, je l'espère avec assez d'allégresse et de lucidité». Dans le même livre, publié en 1989, alors qu'il n'est pas encore touché par celle qu'il appellera plus tard Miss P, Nourissier s'interroge sur la suite des choses, à savoir le vieillissement. «Trouverai-je le secret de rire de ma vieillesse comme j'ai su rire, naguère et autrefois, de mes diverses inappétences, laideurs, palinodies ? Saurai-je trouver l'adversaire, et, au lieu de geignements, polir de ces fringantes formules qui firent ma réputation ?». Des années plus tard, avec la liberté que donne l'âge, Nourissier, atteint de la maladie de Parkinson, relèvera avec élégance le défi. «Il y a la première fois qu'on pose la main sur l'épaule d'un ami – quelle affection ! En descendant un escalier (son regard étonné quand il mesure avec quelle force on prend appui sur lui). Il y a la première fois qu'on se présente chez les gens – le jardin est grand – une canne à la main. Il y a ce piqué de la tête, cette sensation que les pieds refusent l'effort de se soulever et de se porter en avant : on reste alors debout, incertain, soudé au sol...». Le diagnostic est si précis que François Nourissier me dit avoir été invité à prendre

la parole pour exposer son cas lors d'un congrès international de spécialistes de la maladie de Parkinson. Evidemment, la vie sociale s'en ressent. « Peu à peu, je me retire... on le remarque à peine... on ne m'entend plus... les humeurs de Miss P. ne m'incitent pas, on le conçoit, à accepter les conférences, débats, colloques que l'on propose aux messieurs de mon âge... Miss P. leur fait peur. Elle les embête aussi. Elle les tétanise, les rend muets, donne l'œil vague... Au cours des vingt derniers mois, à peu près, je me suis néantisé. Evidé, étripé, vidé de ma substance. Ma voix s'est assourdie, jusqu'à devenir, en compagnie, inaudible ». Son état de santé a conduit, on le sait, l'écrivain à renoncer, d'abord à ses fonctions de Président de l'Académie Goncourt puis à en démissionner récemment. Où est la complaisance, où est la haine de soi qu'on lui reproche ? Tout au contraire, Miss P., bien malgré elle, suggère à l'écrivain l'une de ses plus belles phrases. « Je me revois hêtre, chêne, me voilà tremble – vert d'eau, pâleur d'os – frissonnant dans les rafales de mon automne ».

« La longue fréquentation des mots fait des écrivains des familiers de la mort », dit Nourissier qui ne se paie pas de mots mais nous aura appris à composer de la meilleure manière qui soit avec le temps. Non, il n'a pas fini de nous toucher en vidant son sac, en mettant en scène « l'interminable comédie », en quêtant « l'illusion qu'il sera possible de fixer un moment de l'éternel glissement ». Son seul regret, énoncé maintes fois, concerne l'état de la littérature. « L'écriture fout le camp », déclare-t-il à la cantonade. Ce qu'il constate ne le réjouit pas. « La passion des œuvres cède la première place à la passion du pouvoir. Détenir une part du pouvoir intellectuel et médiatique devient plus tentant que produire un beau texte. On préfère la conquête des tribunes aux risques de la création. Je crois désormais que l'ultime assaut a commencé contre les styles et les formes que j'ai aimés ». Cependant, libre de toute charge, Nourissier continue à narrer son Histoire française. N'a-t-il pas dit quelque part que l'écrivain se doit d'être « un continuateur ». ?